

# Une course à la Dôle : le 2 novembre 1884

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **22 (1884)**

Heft 45

PDF erstellt am: **25.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188411>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**  
 SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50  
 six mois . . . . 2 fr. 50  
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin  
 MONNET, rue Pépinière, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en  
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —  
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**PRIX DES ANNONCES**  
 du Canton 15 c. } la ligne ou  
 de la Suisse 20 c. } son espace.  
 de l'Étranger 25 c. }

### Une course à la Dôle,

le 2 novembre 1884.

Le billet suivant nous était adressé, de Rolle, le 3 courant :

« Si vous consacrez un souvenir à notre chère course d'hier, prenez donc pour épigraphe les adorables premiers vers de Jocelyn, de Lamartine :

Le jour s'est écoulé comme fond dans la bouche  
 Un fruit délicieux sous la dent qui le touche,  
 Ne laissant après lui que parfum et saveur.

Ils sont, pour nous, le véritable résumé de l'excellente journée du 2 novembre. »

En effet, elle nous a laissé un joyeux souvenir, cette petite excursion d'automne. Chacun sait le charme qu'offre une course à cette époque de l'année, où la température est encore douce, où la nature se pare de teintes si moelleuses, si agréablement estompées.

Dimanche dernier, vers 8 heures du matin, 22 membres du Club Alpin Suisse (section des Diablerets) partaient de Nyon, s'acheminant gaiement vers les belles forêts de sapin, mouchetées par des bouquets de hêtre aux feuilles jaunissantes, qui tapissent les pentes du Jura. Le brouillard était intense et glacial ; on n'y voyait pas à vingt mètres de distance ; et plusieurs d'entre nous se demandaient ce que nous pouvions bien aller faire à la montagne par un temps pareil.

Après une heure de marche, un vrai changement à vue se fit ; le soleil glissa ses rayons à travers les rameaux, et à la première clairière, nous jouîmes d'un ciel d'été, d'une atmosphère chaude dans laquelle bourdonnaient des myriades de mouches et folâtraient des papillons attardés.

Plus nous nous élevions, plus le panorama devenait à la fois étrange et grandiose. Le bassin du Léman, toute la plaine vaudoise avec ses villes, ses villages, ses hameaux, ses coteaux fertiles, ses clochers qui se dressent comme des aiguilles argentées au milieu des vergers, tout cela disparaissait sous une épaisse couche de vapeurs. On eût dit une mer ouatée, éclatante de blancheur, et dont les flots ondulèrent mollement au souffle de la brise.

On songeait avec commisération aux pauvres habitants de la plaine, ensevelis sous ce linceul humide, baillant près de la cheminée ou lisant le *Messenger boiteux* de Berne et Vevey, tandis que nous prenions nos ébats sous un ciel resplendissant.

Après avoir monté pendant près de trois heures

dans les sentiers rocailleux de la forêt, celle-ci s'ouvre tout à coup, comme un rideau de théâtre, devant la paroi abrupte et dénudée de la Dôle, dont l'ascension se fait, de là, en trois quarts d'heure.

Au fond du tableau que l'œil embrasse du sommet, et au-dessus de la couche de vapeurs dont nous venons de parler, émergeait la chaîne des hautes cimes, sur une étendue de 100 lieues, du Saint-Gothard au Dauphiné, et profilant sur un horizon limpide, ses pics hardis, ses tours de glace, ses dômes neigeux, ses arrêtes sombres et sévères, qui, selon l'heureuse expression d'un narrateur, font cortège au Mont-Blanc, ce grand dominateur des Alpes.

A la vue de ce spectacle, dont Goethe fut vivement frappé, dans une journée semblable, lors de son voyage en Suisse, on ne peut s'empêcher de se reporter par la pensée à l'époque glaciaire, à cette époque de refroidissement où le glacier du Rhône, alimenté par les neiges du Mont-Rose, du Velan, de la Dent-du-Midi, des Alpes vaudoises, déborda dans la vallée du Léman, recouvrant tout le pays compris entre les Alpes et le Jura, poussant au nord jusque dans la vallée de l'Aar, et au-delà de Genève, au sud, laissant par-ci par-là ses blocs erratiques et dressant de nombreuses moraines sur les rives du lac.

Qu'on se représente l'aspect de cette contrée — aujourd'hui si riante — sans végétation et sans vie, recouverte de glaces entassées, et sillonnée de profondes crevasses : Le tableau que la plaine offrait dimanche, vue de la Dôle, pouvait en donner une idée.

Dans les beaux jours du printemps et de l'été, le coup d'œil dont on jouit de ce sommet, qui domine de 200 mètres la chaîne du Jura, est vraiment grandiose ; il embrasse le Léman dans toute son étendue, les lacs d'Annecy et du Bourget, en Savoie, ceux des Rousses et de Joux dans le Jura, ceux de Neuchâtel et de Morat vers le nord.

Dimanche, une atmosphère transparente régnait sur toute la lisière française ; la solitaire vallée des Dappes, le lac et le fort des Rousses, le fort de Joux, les routes qui conduisent de là à St-Cergues, au Bois-d'Amont, au Brassus, à Morez, au col de la Faucille et dans le Pays-de-Gex, s'étaient au-dessous de nous comme une carte en relief.

Disons en passant que la Dôle fut, au siècle dernier, une des sommités sur les pentes desquelles

nos grands naturalistes, De Saussure, De Candolle, etc., et, plus récemment, Necker, Favre et Pictet, firent de nombreuses recherches qui ont enrichi la botanique, la minéralogie et la géologie.

On sait que le Jura, avec ses surfaces usées, limées et aplanies par le travail des eaux, n'a aucun rapport avec les roches abruptes, les parois perpendiculaires, les hauts pics des Alpes, qui attestent un soulèvement de date plus récente.

Mais l'homme ne se nourrit pas seulement des aspects d'une belle nature : l'estomac, ce despote de l'existence humaine, demande des impressions plus substantielles. Aussi ne tarda-t-on pas à voir tous les regards s'abaisser subitement des cimes altières d'en face aux humbles sacs couchés à nos pieds. Un vrai déballage de vivres et de liquides eut lieu, et chacun de prendre place sur l'herbe sèche et jaunie où le couvert était mis. Ce qu'on vit sortir de ces sacs, en provisions de toute espèce, est inouï. Et quel charmant pique-nique, quel libre échange de vins, de côtelettes et d'ailes de poulet, quelle familiarité de bon aloi y présidait.

Vers trois heures, nous quittâmes à regret cette sublime terrasse, en suivant le sentier rocailleux, pour traverser ensuite les divers pâturages qui s'étagent sur les contreforts de la montagne, jusqu'à St-Cergues, où le meilleur accueil fut fait à une petite collation due à l'amabilité d'un des nôtres.

La descente de St-Cergues à Nyon, par les sentiers de la forêt, fut gaie, très gaie et rapidement franchie.... Ici, nous interrompons notre récit, car nous retrouvons l'épais brouillard qui nous fait vivement regretter les hauteurs ensoleillées que nous venons de quitter.

L. M.

### Le vieux cheval.

Si Emile Zola a publié des ouvrages d'un réalisme par trop outré, sa plume a produit parfois des choses remarquables de sentiment, de fraîcheur et de finesse de touche. La page suivante nous en fournit un charmant échantillon :

Pour ma part, je ne sais rien de plus navrant que la vue d'un vieux cheval, par un temps de pluie, au milieu d'une plaine déserte.

L'autre jour, le cœur attristé par un ciel d'hiver, je me promenais dans les terrains vagues de Montrouge. Si un coin de la terre est frappé d'une éternelle désolation, de misère et de lugubre poésie, ce sont bien ces champs défoncés et boueux qui s'étendent aux portes de Paris, faisant un seuil de fange à la cité reine du monde. Ça et là, le sol bâille affreusement et montre comme des entrailles ouvertes, d'anciennes carrières abandonnées, blafardes et profondes. Pas un seul arbre ; sur l'horizon bas et morne se détachent seulement les grandes roues des treuils. Les terres ont je ne sais quel aspect sordide ; les chemins tournent, s'allongent avec mélancolie, des masures en ruine, des tas de plâtras s'offrent à chaque détour des sentiers. Le paysage, avec ses teintes malades, ses plans brusquement coupés, ses plaies béantes, a la tristesse des pays que la main de l'homme a déchirés.

Comme j'avais, je vis au coude d'un chemin un vieux cheval attaché à un poteau, la tête basse et les

narines soufflant sur la terre. La pauvre bête tremblait, agitée d'un frisson continu ; elle se dressait, grise et maigre, dans le ciel sombre, et une pluie fine qui tombait alors ruisselait le long de ses côtes.

Il y avait harmonie entre ce cheval, ce ciel d'hiver et ce misérable champ. Une telle infortune seyait à merveille dans ce paysage désolé. Ici, la créature et la campagne avaient chacune leurs larmes, et c'était, je vous assure, une plainte déchirante que celle de cet être et de ces décombres.

Je me sentis au cœur une grande pitié.

A mon approche, le vieux cheval avait dressé le cou. Il me regardait de ses grands yeux troubles secouant la tête.

Je m'oubliai là, devant lui, attendri par l'air de douloureux reproche dont il paraissait me considérer. J'ignore si j'ai rêvé, mais voici les paroles que m'a adressées le vieux cheval :

« Je mourrai demain, je puis donc soulager mon cœur ce soir. Je doute de faire adoucir le sort de mes frères, mais au moins je te communiquerai une vérité qui est le fruit de toute une vie de cheval philosophe.

» Voici cette vérité : Le travail enrichit les hommes, le travail conduit les chevaux à l'abattoir. Il y a là une injustice criante. Je veux croire que Dieu vous a donné plus d'intelligence qu'à nous, mais il vous a donné cette intelligence pour que vous rendiez sa création heureuse.

» Regarde-moi. Tes frères ont abusé de mes forces ; plus je les ai servis, plus ils ont été durs envers moi ; aujourd'hui, mon pauvre corps crie vengeance.

» Il est une loi de justice qui veut que le travailleur soit récompensé selon la tâche accomplie. Demandons à être traités selon cette loi et à gagner, pendant nos belles années, le repos et les soins que réclame notre vieillesse.

» Et ne dites pas que nous sommes des bêtes, bonnes à être frappées, créées pour le plus grand plaisir de l'homme. Nous sommes vos frères, frères simples d'esprit, et vous aurez à rendre compte un jour de l'emploi que vous aurez fait de nous. Alors, chacune de nos souffrances vous sera comptée comme un crime. Puisque nous sommes obéissants, soyez bons ; puisque nous consacrons à vous servir toute une existence, consentez à nous donner une mort plus douce.

» Si tu as le cœur tendre, toi qui passes dans ce chemin, répète à tes frères ce que je viens de te dire. Ils ne t'écouteront pas, mais au moins je n'emporterai pas avec moi la vérité philosophique que j'ai mis ma vie entière à formuler. Oh ! la triste bête que je suis ! la triste terre qui va me servir de tombe ! »

Le vieux cheval se tut, ou plutôt je m'éveillai. La pluie fine tombait toujours. Je jetai un dernier regard sur le paysage morne, sur cette rosse et sur cette boue, puis je rentrai dans Paris, qui allumait joyeusement ses lustres, se moquant du brouillard et du froid.

Je me suis révolté contre notre indifférence et notre égoïsme, et j'ai eu à cœur de contenter les derniers vœux d'une pauvre bête qui a pensé justement qu'une vérité était toujours bonne à dire.

Je m'apitoyai peu sur la plaine de Montrouge, qui demain, au train dont nous y allons, ne sera plus que palais et que jardins publics ; mais je m'attendris sur le sort du vieux cheval, et je demande pour lui un autre hospice que l'abattoir.

— Eh quoi ! vraiment, une maison de retraite ?

— Pourquoi pas ?

Emile ZOLA.